

portants parmi lesquels je veux retenir le suivant : le sommeil est le plus puissant des modificateurs du système nerveux, puisqu'il préserve de l'hystérie, arrête la chorée et provoque l'épilepsie.

## L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER.

---

Les questions relatives à l'enseignement de la médecine prennent par intervalles, et presque par accès, un intérêt d'actualité. Puis la curiosité semble s'épuiser ou s'éteindre ; mais le feu couve sous la cendre, et l'indifférence, même aux périodes les moins mouvantes, n'est qu'à la surface. Nous sommes dans un des moments où le public médical se passionne, ce qui veut dire qu'il ne tardera pas à rentrer dans le calme de l'expectation.

Des discussions publiques, la plupart sans autorité, ont commencé l'agitation. Quelques rares écrivains ont abordé le problème par ses grands côtés ; un plus grand nombre ont émis avec plus de solennité que d'arguments des opinions dépourvues de nouveauté ou de contrôle. Il est arrivé pour l'enseignement de la médecine ce que nous voyons tous les jours au cours des méthodes de traitement. Un remède inconnu apparaît, on l'exalte ou on le décrie avant d'attendre les résultats de l'expérience ; après quoi, on l'essaie, et, moitié découragé, moitié entraîné, on se demande jusqu'à quel point cet agent merveilleux est en mesure de tenir ses promesses.

Si l'on veut étudier sérieusement ces graves problèmes, la première condition est de le faire sans parti pris, de ne pas croire aux panacées, de ne pas déconsidérer le passé certain au profit d'un avenir conjectural, et d'apporter à ces débats une méthode sévère de recherches.

L'organisation de notre enseignement médical repose sur des

vouent à une carrière libérale, malgré tant d'obstacles, sont dominés par une attraction invincible et libéralement doués. Ni l'un ni l'autre n'est vrai: la folie qui les pousse à l'étude est leur orgueil, et plus encore celui des parents. La plupart ont peu d'aptitude pour les sciences naturelles et sont absolument incapables pour la médecine. En supposant qu'ils aient individuellement un appétit vers l'idéal, il n'en résulterait pas qu'ils ont du talent. Parmi les hommes munis de talent hors ligne pour les études spéciales, presque tous sont actifs, ardents, désireux d'acquiescer; mais, dans le domaine de la science comme dans celui de l'art, combien trouve-t-on de natures non moins passionnées, non moins avides d'instruction et dépourvues de toute capacité! Ces travailleurs à tête de bois, à vue courte ou nulle, à mains de plomb, à cerveau gélatineux, qui aboutissent au savoir lexicographique ou à la quiétude de l'impuissance, surabondent parmi les pauvres étudiants en médecine. Ils tremblent dès qu'on leur adresse la parole aux examens et perdent complètement le peu qu'ils avaient d'intelligence quand on les regarde en face, aussi incapables d'exprimer leur pensée dans l'allemand qu'ils ne comprennent pas, que dans toute autre langue. S'il en est ainsi, est-ce la faute de l'enseignement?

« Il leur manque le nécessaire: une chambre chaude, le vêtement, la nourriture. Mais ce n'est pas tout: il leur manque surtout une éducation convenable à la maison paternelle et l'entrecours avec des gens bien élevés pendant leurs études.

« Pour les israélites, la carrière médicale est encore la plus accessible. Quand un docteur juif a quelque peu réussi, son succès entraîne une foule d'imitateurs. La profession offre des procédés multiples et divers de réussite; la chance y a sa place, et le talent passe si souvent aux yeux de ceux qui n'en ont pas pour de la chance. S'il s'agissait seulement d'une aspiration vers des études élevées, pourquoi ces élèves ne se répartiraient-ils pas dans l'étude de la philosophie, de l'histoire, de la linguistique?

« Non, ce n'est pas pour de telles gens que notre organisation scolaire est faite: elle réclame une tête libre et un libre mouvement de l'esprit.

« Dans le reste de l'Allemagne, la profession ne se recrute pas parmi les familles riches: les étudiants sont des fils de ministres, de petits employés, de maîtres d'école, qui, tout en menant une existence étroite, appartiennent aux classes cultivées. Les pères ont fait leurs études à l'université; à la maison, dans la famille, dans l'entourage règne le goût pour la culture intellectuelle. Le père se voit revivre dans son enfant; le fils, déjà préparé, fournit un terrain solide à l'instruction universitaire, et les parents, juges de ses aptitudes, abandonnent la partie quand ils ont reconnu l'insuffisance de l'élève. »

En regard de l'étudiant viennois, mettons l'étudiant français, celui du moins qui fréquente l'École de Paris, le seul que j'aie pratiqué, mais que je crois connaître :

Notre étudiant en médecine appartient, comme dans presque toutes les contrées du monde, au second degré de la bourgeoisie. J'ai eu la curiosité de recueillir les professions des parents: ce sont de petits propriétaires, des employés de situation modeste, des marchands demi-aisés, des pharmaciens ou, dans la minorité des cas, des médecins. Le père a bien souvent le désir de voir son fils lui succéder; mais la tâche est lourde, le travail sans répit et peu rémunéré; la mère, les sœurs, les amis se concertent dans une opposition insinuante, qui est toujours le mode d'éducation le plus puissant. L'enfant rêve une existence moins assujettie, et c'est presque par exception qu'il se résigne à accepter un fardeau dont il sait d'avance le poids.

La première instruction scolaire a marqué le début de sacrifices dont plus tard et parfois trop tard l'élève a la conscience. L'instruction a été celle de tous, il a suivi le *curriculum vitæ* classique et monotone de l'enseignement secondaire. Puis les épreuves du double baccalauréat subies, la famille anxieuse l'a envoyé dans une école secondaire ou dirigé d'emblée sur Paris.

A son arrivée, ce n'est pas la préparation intellectuelle, c'est la culture sociale qui lui manque. Devenu sans transition, de lycéen, étudiant, il n'a jamais vécu de la vie du monde. C'est un adolescent auquel on fait porter des habits d'homme à la façon des garçons du premier âge qui dépouillent subitement la robe banale pour revêtir le costume de leur sexe. Il est possible d'exiger des épreuves probatoires qui témoignent des connaissances acquises, mais comment combiner le programme d'un examen qui fournirait une mesure quelconque de l'éducation ?

Cette insuffisance n'est pas propre à notre pays, on la retrouve partout, et partout, faute de mieux, les hommes expérimentés déclarent que tant vaut la culture initiale tant vaut l'instruction ultérieure du médecin. L'Angleterre, où les études préparatoires sont notablement inférieures aux nôtres et où la maîtrise ès arts est bien au-dessous de nos baccalauréats, n'a cessé de protester et de réclamer un surcroît d'exigence. L'Allemagne se vante au contraire de former des aspirants à la médecine supérieurs à ceux du reste du monde ; mais qu'on se plaigne ou qu'on se loue de l'état des études classiques, personne ne songe à en diminuer la souveraine importance. A Paris l'étudiant retrouve des compatriotes ou se crée des relations de camaraderie ; autrefois et quand le chiffre des élèves n'excédait pas un ou deux milliers, la corporation se concentrait dans ce *ghetto* original qu'on appelait le quartier latin. Aujourd'hui avec six mille étudiants et au delà, la communauté n'existe plus qu'à l'état de dispersion. L'unité s'est fractionnée par groupes, mais les mœurs ont peu changé.

Quel que soit le mode de vivre, je n'ai pas à le retracer ici ; mais dans l'existence de chaque élève, il convient de faire deux parts : l'une absorbée par des distractions, hélas ! trop insignifiantes, l'autre vouée au travail. L'étudiant médecin est en somme laborieux, il semble plutôt excité que découragé par les répugnances qu'inspire la profession à son début et qui forment un singulier contraste avec ses habitudes de la veille. En revan-

che, il entend en user à sa façon, et, tout en continuant la tradition, il se figure volontiers qu'il réserve sa personnalité toute entière. La plupart fréquentent peu les cours ; l'étude des livres élémentaires a plus de séductions pour eux, soit qu'elle se rapproche davantage de leurs méthodes accoutumées d'instruction, soit qu'elle leur représente une plus libre allure.

De tous les étudiants du monde, le Parisien est celui qui lit le plus, dans sa chambre où, à la place d'honneur, figurent quelques traités classiques, à la bibliothèque, dans les cabinets de lecture. Il lit bien plus qu'il n'écoute.

Cette culture solitaire a les avantages et les défauts de tous les isolements ; elle exclut les ardeurs du travail en commun, les entraînements qu'éveille seule la parole, et remplace la discipline des études réglées par la fantaisie. Rien n'est moins rare que de voir aux examens un élève à la fois nul, suffisant ou distingué, suivant qu'on l'interroge sur des points différents de la pathologie : l'uniformité du savoir est presque l'exception.

Il en est tout autrement dans les écoles, où à l'initiative individuelle on a pris soin de substituer un programme qui se déroule dans son ordre chronologique. L'élève se développe conformément à la loi, les faibles se remontent, les forts s'abaissent pour que pas un ne reste au-dessous du niveau ou ne l'excède. C'est la glorification de la bourgeoisie intellectuelle. Tout compensé, je n'hésite pas à préférer une liberté parfois abusive à l'excès de la contrainte.

A l'encontre de cette concentration viennent les exercices de l'hôpital ou du laboratoire. Là notre étudiant n'est pas toujours à la hauteur de la tâche ; mais notre organisation médicale, partageant l'enseignement pratique en deux sections, dont l'une est déléguée à l'assistance publique, l'autre réservée à la faculté, et c'est la moins pourvue, entraîne des difficultés d'exécution considérables. Nous sommes le seul pays où l'élève en médecine appartienne à deux maîtres ; partout ailleurs il est l'homme et presque la chose de l'Université, qui du premier au dernier pas ne l'abandonne pas un instant : le faisceau n'a qu'un

lien. Chez nous la bifurcation commence dès la seconde ou la troisième année d'études. L'élève concourt pour l'externat, pour l'internat; ses maîtres ne sont qu'exceptionnellement ses professeurs, et, comme Dalember, il hésite à savoir qui est sa véritable mère. Comment l'école serait-elle le centre unique de ses affections ou même de ses aspirations? Répartis dans des services hospitaliers les plus divers, commençant au hasard par des études d'une spécialité étroite, obligés chaque matin de parcourir des distances souvent énormes, les élèves se dispersent moralement et matériellement. La grandeur et la faiblesse de notre enseignement tiennent au même degré à cette organisation dont les étrangers n'arrivent pas à comprendre le mécanisme. Billroth s'est complu à exposer avec une solennité bureaucratique son opinion sur l'enseignement médical français. Ce qu'il en raconte ne vaudrait pas l'honneur d'être cité si, comme toujours, on ne trouvait une idée juste enfouie sous un monceau d'affirmations erronées.

« Nulle part l'instruction médicale n'est astreinte à un patron rigoureux (*schablonisirt*) comme en France, ce pays de liberté et d'égalité. Le gouvernement ne concède à la jeunesse studieuse aucune capacité de se diriger en vertu de son énergie propre et de sa conviction. Qu'on n'ait pas ainsi annulé toute trace d'intérêt scientifique, c'est un problème, et la chose fait honneur au talent de la nation. Peut-être cette organisation a-t-elle pour effet utile de ne permettre l'accès à la science qu'aux capacités robustes, aux caractères énergiques, aux aspirations indomptables.

« L'éducation médicale française a deux traits caractéristiques. Les méthodes d'instruction ne tiennent pas compte de l'âge et le même *patron* s'adapte à l'élève de 6 ou de 16 ans. L'enfant passe sans transition à l'homme.

« Par suite il n'y a pas de transition entre l'école et l'Université, et le travail indépendant des instituts et des laboratoires scientifiques y est inconnu.

« Il est possible que la pratique ne soit pas si étroite que les

règlements. Néanmoins c'est une chose étrange que les médecins et les chirurgiens allemands, qui ont tant eu à apprendre et tant appris des Français après leur avoir emprunté une bonne part de la méthode de recherche scientifique, l'ont introduite dans toutes leurs institutions universitaires avec un immense succès, tandis qu'en France l'esprit de recherche se renferme dans les académies ou dans quelques cercles réduits de savants.

« Si les étudiants français peuvent gagner la liberté et la sûreté d'étude des Allemands, il leur faudra encore recevoir une instruction préalable plus longue et plus solide. La réforme devrait commencer par la régénération des gymnases et par une plus longue fréquentation de ces établissements; peut-être est-ce chose très difficile. »

Or il faut être bien mal au courant des libertés prodiguées aux étudiants en médecine pour plaindre des élèves plus indépendants que ne l'est aucun homme mûr et libre. Un esprit de la valeur de Billroth est d'ailleurs assez mal venu à emprunter au bas journalisme allemand cette façon goguenardée de nous humilier au nom d'une sollicitude fraternelle pour nos intérêts les plus chers. Il y a longtemps que le jargon populaire a stigmatisé ces affectuosités haineuses en les appelant des larmes de crocodile.

Ce qui est vrai, c'est que l'étudiant allemand, plus libre au gymnase que le nôtre, l'est cent fois moins à l'Université. Ce qui est encore vrai, c'est que l'Allemagne a successivement détaché de plus en plus les études scientifiques proprement dites de l'apprentissage de la médecine.

Il n'existe plus une Faculté de médecine allemande où les sciences proprement dites : physique, chimie, botanique, soient enseignées. Les applications seules rentrent dans le programme de l'instruction médicale, qu'elles intéressent la physiologie, la thérapeutique ou toute autre branche. L'élève en médecine a commencé par une assistance sérieuse et suivie aux cours de la Faculté des sciences. Là, dégagé de la discipline du gymnase, qui d'ailleurs lui a peu pesé tant elle est moins étroite que la

nôtre, il entame sa vie d'étudiant et se prépare aux études professionnelles par une initiation scientifique générale. Chez nous, la transition du lycée à l'école se fait sans ménagement. De là les côtés aventureux d'une existence où les sciences et la médecine se heurtent incessamment et où l'aspirant est trop souvent incapable de mener de front des études presque contradictoires.

Beaucoup de bons esprits se sont préoccupés d'introduire en France la méthode allemande, d'élever chaque Faculté des sciences à la hauteur d'une école avec son règlement intérieur et ses exigences scolaires.

Pendant ce premier stage, qui devrait durer un ou deux ans, les candidats à la médecine seraient confondus avec les aspirants à toutes les professions dont les sciences sont la base. La Faculté de médecine n'ouvrirait ses portes qu'à des jeunes gens assouplis au travail et en même temps à l'exercice d'une liberté graduellement croissante.

En revanche, à partir du jour où l'étudiant a quitté la Faculté des sciences pour être immatriculé à l'école, ses heures sont comptées ou presque ses minutes. La question n'est pas de savoir ce qu'il a réellement appris, mais de mesurer au sablier le temps pendant lequel il lui a été commandé d'apprendre. Un étudiant allemand ne doit avoir, dans la première moitié de ses études, ni plus ni moins que 25 heures ou 25 séances de leçons et d'exercice par semaine. Pendant la seconde il lui faut 30 à 35 séances. Il lui restera, comme dit Billroth, toujours assez de loisir pour les accessoires (*Nebenfächer*).

Ainsi encadré, l'élève continue sans interruption d'obéir à cette machinale évolution à tant de leçons par semaine et tant de mois par année scolaire.

Heureusement que ces réglementations, bien qu'elles soient sanctionnées par la nécessité de produire incessamment des attestations d'assiduité, laissent des fentes ouvertes par où s'échappent les fantaisistes et les intelligences originales. Chez nous, la terre ridiculisée de la liberté et de l'égalité, la porte

reste grande ouverte. Encore une fois la vérité réside peut-être entre les deux extrêmes, mais l'amour du casernement scientifique ne déborde pas de notre côté.

De l'élève passons au maître, et nous verrons ensuite dans quelles conditions s'établissent les rapports entre ces deux éléments qui sont, et c'est une naïveté de le redire, solidaires l'un de l'autre.

Le tableau que Billroth trace du professeur français n'est guère plus flatté que celui où il dépeint l'étudiant viennois. Le portrait n'est pas manqué, il est bouffon, et cette citation sera la dernière, les autres pâleraient à côté.

« Il existe une singulière différence entre le professeur français et le professeur allemand, surtout pour la clinique. Le clinicien français vise d'abord à éveiller l'admiration des élèves, je ne dis pas seulement pour sa personne et pour son savoir, mais pour la science et spécialement pour la hauteur de sa science propre. L'élève doit être incessamment surpris, il doit sentir quelle énorme distance sépare son banc de la chaire et combien il lui faudra de travail pour franchir à peu près cet énorme fossé. Dans les cliniques françaises tout est préparé d'avance, le malade est examiné au préalable par le maître de façon que l'élève ne découvre pas un soupçon d'erreur possible. Quand le professeur a démontré l'infaillibilité de son savoir, son savoir devient écrasant.

« Sous les formes glorieuses d'une improvisation, le professeur préparé jusqu'au luxe prononce une leçon éblouissante d'éloquence. Tout l'auditoire frémit d'enthousiasme et bat des mains; après quoi l'infaillible disparaît pour rentrer dans les nuages.

« S'il en était ainsi tous les jours, la tâche serait colossale, épuisante, mais avec deux ou trois leçons par semaine et un public qui se renouvelle tous les trois mois, la chose dure un bout de temps: même esprit, même tendance dans la salle d'opération.

« Le Français moderne a plus de souci de la forme que du fond.

principes tantôt d'accord, tantôt en contradiction avec ceux qui régissent les institutions analogues à l'étranger. Toutes les fois qu'un médecin, un professeur, vivant dans un autre milieu que le nôtre, s'impose le travail d'exposer les idées de son pays, qu'il soit ami ou ennemi, partial ou juste, libéral ou systématique, il est de devoir étroit de s'associer à ses efforts.

Le livre de Billroth (1) est une de ces œuvres considérables. Il n'appelle pas la critique, car nous n'avons rien à voir aux institutions médicales allemandes; mais il fournit la matière d'une comparaison précieuse.

Il s'est fait autour de l'ouvrage de Billroth plus de bruit peut-être que l'auteur ne l'eût souhaité, si tant est que ses compatriotes déclinent la notoriété, quelle que soit la forme sous laquelle elle se produit.

Billroth n'est rien moins que prévenu en faveur de la France; il la traite du haut de sa grandeur, et ne sait pas un mot de son organisation médicale. Tout ce qu'il en dit, quand il daigne en parler, est un tissu d'erreurs sous l'apparence de renseignements irréprochables. C'est à se demander si un écrivain qui raisonne si doctrinalement sur notre enseignement, sans s'être donné le souci de l'apprendre, doit être cru sur parole quand il parle de son propre pays.

A côté de ces défauts, qui relèvent surtout d'un patriotisme de mauvais aloi et qui s'excusent par la prétention inhérente depuis tant d'années à la nation d'être le seul peuple érudit en toutes choses, l'ouvrage a des qualités supérieures. Il est édité presque d'hier, et semble avoir déjà vieilli; mais, pour qui sait distinguer le grain de l'ivraie, il soulève des vérités qui ne vieillissent pas.

Je ferai deux parts dans cette étude: l'une où je résumerai les idées de Billroth, l'autre où j'essaierai d'établir une façon de parallèle entre l'enseignement médical des Allemands et le nôtre.

Billroth est, comme on sait, un Prussien exilé à Vienne, et qui,

(1) *Über das Lehren und Lernen.* Vienne, 1876.

à la manière de certains émigrants, subit sa patrie d'adoption plus ou moins volontaire et s'en sert comme d'un repoussoir pour affirmer son indigénat. Le tableau qu'il présente de l'étudiant viennois ne manque ni de mordant ni surtout d'âcreté; on sent que le maître ne vit pas dans un milieu qui lui soit sympathique; et de là à conclure qu'il n'est pas sympathique aux élèves, il n'y a pas loin. Néanmoins, que le portrait soit fidèle ou non, il est la vraie entrée en matière de toute étude sur un enseignement, quel qu'il soit. Ce ne sont pas les professeurs qui font la loi, ce sont les étudiants. Que l'on choisisse Londres, Édimbourg, Berlin, Vienne, Paris, Madrid ou Rome, partout on trouvera un corps enseignant plus ou moins similaire. A en juger par les instituteurs, les élèves devraient être les mêmes: il s'en faut pourtant, et de beaucoup. Qu'au contraire on prenne la peine de pénétrer dans la vie intime des étudiants, d'analyser leurs instincts, de juger leurs méthodes intimes de travail, d'apprécier leur culture et leurs aspirations, etc., on verra chaque nationalité se dessiner. Voilà longtemps qu'on accuse les historiens d'oublier le peuple au profit des gouvernements; Billroth ne commet pas cette faute, et c'est par le peuple qu'il commence.

« Il est certain qu'il n'existe nulle part autant d'étudiants pauvres qu'à Vienne, et qu'il faut bien les aider, tant la vie est chère dans la ville. Encore s'il ne s'agissait que de la pauvreté! Tout homme est pauvre qui n'a pas les moyens de soutenir la situation sociale que sa naissance ou sa volonté lui a faite. Les choses ne vont pas ainsi: il arrive à Vienne de la Galicie, de la Hongrie, des jeunes gens, israélites pour la plupart, qui ne possèdent absolument rien, et qui obéissent à l'espérance insensée de trouver l'occasion de gagner de l'argent par des leçons particulières, de petits emplois chez les boursiers, à la poste, au télégraphe, et d'étudier la médecine. Ailleurs ils ne pourraient même pas végéter: aussi ne vont-ils ni à Gratz ni à Innsbruck, où la dépense est réduite. C'est à Vienne seulement qu'il leur est possible d'étudier.

« On les encourage en vertu du préjugé, que les gens qui se